



HAL
open science

Communautés et sainteté

Jean-Louis Benoit

► **To cite this version:**

| Jean-Louis Benoit. Communautés et sainteté. 2016. hal-01312236

HAL Id: hal-01312236

<https://hal.science/hal-01312236>

Preprint submitted on 10 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communautés et sainteté

Introduction

La société occidentale contemporaine voit se réduire l'existence des communautés. Dans un monde globalisé, les individus communiquent par tous les moyens mais sont renvoyés le plus souvent à la solitude du matérialisme et de l'individualisme. C'est à Ferdinand Tönnies que l'on doit la distinction fondamentale en sociologie entre la société et la communauté¹. Cette dernière se caractérise par la densité du lien social. La société, organisation politique, semble de plus en plus prégnante sur l'individu, exclu souvent de sa communauté structurante. Cela engendre parfois, en réaction, une résurgence des communautés qui se replient sur leurs frontières. On parle alors de communautarisme. L'objet de cette communication est de définir la notion de communauté en relation en particulier avec la religion qui en est un facteur essentiel. Les figures du grand homme et du saint s'inscrivent dans cette problématique. Ce monde est-il vraiment désenchanté, pour reprendre l'expression de Max Weber ? La communauté existe-t-elle en dehors du religieux ?

Union et intensité

La communauté est une structure qui assure une fonction sociale et culturelle dans le groupe qui la constitue : « Les communautés sont des unités structurales d'organisation et de transmission culturelle et sociale². » La communauté n'est pas une masse informe où l'individu se perd dans le groupe. Il y a un minimum d'organisation. Le caractère affectif de la communauté est bien admis : « Une communauté est une collectivité dont les membres sont liés par un fort sentiment de participation³. » C'est l'intensité du lien qui crée la communauté. Chaque membre a le sentiment d'appartenance au groupe, donc de solidarité, voire de fusion à celui-ci. Il fonde l'identité de l'individu, participe à sa personnalité : « je suis cela ». Il se nourrit de valeurs communes au groupe, de traditions, d'habitudes, d'histoires, de souffrances, de rêves. Selon le degré d'intensité qui réunit les membres du groupe on aura ou non une

¹TÖNNIES F. *Gemeinschaft und Gesellschaft* Abhandlung des Communismus und des Socialismus als empirischer Culturformen, 1887; 1912 *Gemeinschaft und Gesellschaft. Grundbegriffe der reinen Soziologie*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 2005.

²ARENSBERG C. M. « The community as object and as sample », *Handbook of empirical sociology*, (R. König, dir.), Cologne, 1961.

³HILLARY G. A. « Definitions of Community : Areas of agreement », *Rural sociology*, Lexington, vol XX, 1955.

communauté. Aujourd'hui en Europe, le fait de vivre dans une commune (terme administratif qui relève de l'institution sociale) ou dans un quartier n'implique pas nécessairement le sentiment d'appartenance à une communauté. Etre membre d'une association, par exemple d'un club sportif, peut être relativement insignifiant ou bien constituer un investissement affectif identitaire. De même une école, un hôpital, une entreprise, peuvent devenir des communautés de vie et de travail pour leurs membres, à la mesure de l'intensité qui les réunit. L'identité communautaire n'est pas toujours librement choisie. Les autres renvoient à l'individu, bon gré mal gré, son appartenance à une communauté. « Tu es italien, tu es juif, tu es noir, etc. » Voilà ce que m'imposent le regard, le discours, le comportement de l'autre. Dans certains cas la communauté colle à la peau. Le sujet est objectivé. Tout un courant philosophique a insisté sur la fonction unificatrice de la communauté à la différence d'une quelconque structure sociale. Emmanuel Mounier, philosophe personnaliste, insiste sur cette fonction identitaire. Les individus constituent un *nous* où le *moi* et le *toi* se trouvent intégrés sans se perdre « Toutes les expériences nous ramènent au même point: impossible d'atteindre à la communauté en esquivant la personne, d'asseoir la communauté sur autre chose que sur des personnes solidement constituées. Le *nous* suit le *je*, ou plus précisément, - car ils ne se constituent pas l'un sans l'autre, - le *nous* suit du *je*, il ne saurait le précéder⁴. » Des relations intersubjectives, interpersonnelles entre *je*, *tu*, *nous*, permettent à la personne d'exister, en dehors du *on* anonyme que lui impose le cadre sociétal. Dans la même ligne François Perroux insiste sur le fait que la communauté a une histoire, une structure, une organisation, mais ce qui la fonde c'est un courant qui anime et traverse toute la zone du social organisé⁵.

Courant, intensité, deux termes métaphoriques pour dire l'affectivité et la variabilité de l'identité communautaire. Un groupe humain devient une communauté lorsque cet organisme s'anime d'une vie collective et personnelle. L'être humain est un être communautaire. Il a besoin de cette structure identificatrice pour se constituer comme sujet.

Communauté et identité du sujet

La variabilité se retrouve dans la multiplicité des liens sociaux. Citons, pour l'instant, sans les distinguer : la langue, la religion, la culture, le territoire, la nationalité, la classe sociale, la profession, parfois. Je me sens breton, je suis solidaire des Bretons, je partage leur langue,

⁴MOUNIERE. *Révolution personnaliste et communautaire*, Paris, Seuil, 1932-1935, éd. 2000, p. 123.

⁵PERROUXF. *Le pain et la parole*, Paris, Le Cerf, 1969.

leur culture, leurs fêtes, leur histoire. Cette appartenance est essentielle pour mon identité sociale et culturelle. On s'en doute, faire partie d'une communauté, c'est partager quelque chose en commun de vital. Un seul marqueur identitaire est suffisant mais plus ces marqueurs sont nombreux plus fort sera le lien. Il faut qu'il soit signifiant, qu'il repose sur une expérience commune et organisée. Un homosexuel ne fait pas nécessairement partie de la communauté homosexuelle. Il n'y a pas de communauté des femmes blondes.

La communauté s'établit dans un rapport à l'autre. Elle se forme par différenciation. Le risque est grand de mettre à l'écart celui qui est différent, de l'exclure, voire de le persécuter. On a pu soutenir que la communauté se constituait par le sacrifice de la victime émissaire⁶. La frontière identitaire enferme les individus et exclut celui qui est différent. On passe de l'union à la fusion. Seule subsiste une identité collective. Cela d'autant plus que les communautés coexistent. Il y a des communautés minoritaires et majoritaires, dominées et dominantes (ces catégories ne se superposent pas). Certaines sont cloisonnées (castes) d'autres ouvertes. On pourrait établir une typologie, voire un catalogue des communautés : choisie, imposée, familiale, ethnique, tribale, économique, professionnelle, nationale, politique, idéologique, etc. En cas de conflit les communautés se soudent, les frontières deviennent imperméables, les tensions violentes. Rien de tel qu'une guerre pour consolider une communauté nationale⁷, qu'une persécution pour unir une communauté religieuse ou ethnique.

Globalité et imbrication

Il est souhaitable que diverses communautés coexistent dans un cadre global qui leur permette de se reconnaître mutuellement sans s'opposer. Pour parler simplement la nation fournit souvent un cadre qui institutionnalise et structure la société composée de diverses communautés. Ce cadre commun, organique, que l'on peut appeler la société politique, doit inclure des communautés concentriques ou sécantes qui s'imbriquent dans un ensemble unitaire. Je suis membre d'une grande famille, je suis protestant, je vis à Marvejols en Lozère, je suis militant écologiste dans une association très active, je me sens occitan. Mon grand-père est mort pour la France. La patrie, la nation française, représentent quelque chose pour moi. La nation est aujourd'hui en France un état structuré par un mode de gouvernement démocratique : la république. Cet organisme politique, certains peuvent dire « la société », constitue un cadre rigide de lois et de valeurs qui assurent à chacun de ses membres un statut

⁶GIRARD René, *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset, 1982. Cf. aussi *La violence et le sacré*, Paris, Fayard, 1972.

⁷ La guerre très meurtrière de 1914-1918 a uni durablement la communauté nationale, réparant les divisions antérieures. Les attentats de Paris du 13 novembre 2015 ont provoqué, dans la douleur, l'indignation et la compassion, un sursaut unanime, quelle que soit l'orientation politique, et une ferveur patriotique.

d'égalité garanti par l'institution. Ce cadre dans lequel s'inscrivent les communautés doit lui-même être ressenti non pas comme une abstraction politique, une charpente vide, mais une réalité humaine structurante et unificatrice, une communauté vivante, qui englobe les autres sans les abolir. Le sentiment d'appartenance est vital pour les citoyens qui la composent sans quoi les diverses communautés se morcellent en une mosaïque éclatée, coexistent dans une société multiculturelle. D'où un ensemble de pratiques qui visent à constituer la république, la société qu'elle régit, en communauté vivante. Il s'agit d'un discours politique, d'une idéologie, d'une vision de l'histoire, d'un enseignement, d'une pensée, qui ont pour but de valoriser l'institution afin que chacun de ses membres s'en sente solidaire. On essaie d'identifier la patrie, la nation et la république qui par la fraternité (virtuelle) qu'elle instaure fait de chaque Français son enfant. Rude tâche que de faire croire aux individus que l'institution politique permet de regrouper maternellement toutes les communautés subsidiaires. On célèbre et on enseigne les « valeurs de la République », on s'écrie d'abord : « vive la République » puis « vive la France ». Le président de la République française, François Hollande, a déclaré, le 8 octobre 2015, au camp des Milles : « La République ne reconnaît pas de communautés. Elle ne connaît que des citoyens libres et égaux en droit. Et ce n'est pas négociable ». Selon Pierre Manent, malgré tous ses efforts, la République a échoué à imposer ses valeurs, notamment la laïcité, en France, et il la considère comme une coquille vide dont il vaut mieux se débarrasser pour donner libre cours à l'existence de communautés religieuses vivantes, en particulier à la communauté musulmane⁸. Il pose quelques conditions : le refus de la polygamie et du voile qui couvre le visage des femmes, l'adhésion à la nation plutôt qu'à l'*Oumma* (la communauté des croyants), l'indépendance vis-à-vis des pays étrangers, etc.

La religion comme lien social

Il est avéré que la religion est le facteur identitaire majeur. Toutes les sociétés, les civilisations, les nations se sont construites sur des bases religieuses. La fameuse sentence de Nietzsche « Dieu est mort » est bien hasardeuse. On peut lui opposer la prophétie prêtée à André Malraux : « le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas ». Sous des formes parfois funestes elle semble se réaliser sous nos yeux. Rien n'est plus fort qu'une foi commune réunissant des individus. Une fausse étymologie fait dériver le terme « religion » de *religare* qui signifie « relier ». Effectivement la religion relie les hommes à Dieu certes, mais aussi

⁸MANENT P. *Situation de la France*, Paris, Desclée de Brouwer, 2015.

entre eux par des pratiques, des rites, une morale, des textes sacrés, des croyances, des fêtes, des traditions qui sont d'une force sans équivalent d'un point de vue anthropologique.

Alexis de Tocqueville établit la nécessité des religions et plus particulièrement du christianisme dans la démocratie américaine⁹. Tocqueville ne pose pas un regard de croyant sur cette société (il est agnostique), mais un regard de sociologue et de philosophe. Il considère que la religion est non seulement compatible avec un état démocratique mais nécessaire à son fonctionnement. Le christianisme a inventé deux principes qui fondent la démocratie moderne, les droits de l'homme, l'égalité absolue entre les êtres humains : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus » (Ga 3, 28), ainsi que la laïcité que prône Jésus lui-même en séparant les intérêts de Dieu et ceux de l'autorité politique : « Rendez donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » (Mt 22 21). D'ailleurs l'Évangile ne propose pas des lois écrites mais une loi d'amour non écrite qui doit inspirer les relations entre les hommes. Jésus écrit sur le sable cette nouvelle loi, pendant que les pharisiens viennent lui soumettre la femme adultère que la loi de Moïse condamne à la lapidation. On connaît sa réponse. Tocqueville considère que dans un régime démocratique la religion constitue ce que nous appellerions aujourd'hui un contre-pouvoir. En effet la démocratie tend à isoler les individus qui peuvent être manipulés et assujettis au pouvoir et à l'opinion publique. La foi est une garantie de la liberté de l'homme : « Je suis porté à penser que s'il n'a pas la foi il faut qu'il serve et s'il est libre qu'il croie¹⁰ ». Elle est surtout essentielle pour fournir au corps social des croyances et des valeurs communes suffisamment stables, fortes et transcendantes pour unir ses membres dans une solidarité active : « or il est facile de voir qu'il n'y a pas de société qui puisse prospérer sans croyances semblables ou plutôt n'y en a pas qui subsiste car sans idées communes il n'y a pas d'action commune et sans action commune il existe encore des hommes mais non un corps social¹¹. » Le risque des états démocratiques c'est l'individualisme et le matérialisme. La religion apporte un idéal, une morale, un lien qui fortifient l'identité collective et favorise les relations interpersonnelles, le sens de la communauté. Tocqueville voit un bienfait dans la présence du christianisme dans la société américaine. En revanche, il considère que l'islam qui comporte, outre des prescriptions religieuses, un code juridique qui règle la vie sociale, familiale, conjugale, dans tous ses aspects, n'est pas compatible avec un état démocratique : « Mahomet a fait descendre du Ciel

⁹ DE TOCQUEVILLE A. *La Démocratie en Amérique*, Paris, éd. GF, 1981, t.2, ch. 4, 5, 6.

¹⁰ *Ibid.* t.2, p. 31.

¹¹ *Ibid.* p. 15.

et placé dans le Coran, non seulement des doctrines religieuses, mais des maximes politiques, des lois civiles et criminelles, des théories scientifiques. L'Évangile ne parle au contraire que des rapports généraux des hommes avec Dieu et entre eux¹². »

Les penseurs de l'identité

Régis Debray, avec d'autres penseurs de l'identité¹³, considère que la vie en société doit être une vie en communauté et que pour cela il faut des valeurs communes fortes qui réunissent les individus¹⁴. L'accueil de « l'autre », son intégration, et pas seulement son inclusion, suppose que « l'un » existe avec une identité forte et pas seulement un cadre juridique. Le philosophe n'hésite pas à parler d'une sacralisation des valeurs et des pratiques, contestant le cadre factice et matérialiste que proposent nos sociétés post-modernes orphelines des grandes utopies politiques et de l'illusion progressiste : « La dépression du croire rendra de plus en plus douloureuse la vie en société. Parce qu'un supermarché n'a jamais suffi à faire une communauté¹⁵. » La mondialisation, la suppression des frontières, la circulation des marchandises, des images et de la culture ont contribué à déraciner l'homme contemporain. Cependant, ce désarroi de la post modernité ne fait qu'engendrer une réterritorialisation qui tente de reconstituer des racines communautaires que l'on croyait arrachées : traditions, culture, langues, croyances réapparaissent aux frontières disparues. Ses résurgences peuvent être archaïques et sauvages. C'est le territoire de la cité, du club, du clan, de l'ethnie, de la secte. Il est difficile de remplacer les nations par d'autres entités structurantes¹⁶. Régis Debray qui se définit comme un « patriote cosmopolite » se différencie d'un nationaliste. Il ne prétend à aucune suprématie. Il réclame seulement une personnalité (plutôt qu'une identité) française. Il veut néanmoins restaurer une image forte de la France, qui est la communauté cadre dans laquelle peuvent s'intégrer ou s'assimiler les communautés qui la composent. Pour cela il souhaite l'existence de frontières (symboliques et politiques) : « la frontière est une conquête de la civilisation et quand il n'y en pas c'est la loi du plus fort qui dresse un mur sans rien demander à personne¹⁷. » Il veut voir renaître un mythe unificateur (celui qui manque à l'Europe pour qu'on se sente européen). Il déplore une crise de la transmission des codes, des

¹²*Ibid.* p. 32.

¹³ On peut penser à FINKIELKRAUT Alain, *l'Identité malheureuse*, Paris, Stock, 2013.

¹⁴ C'est aussi l'opinion de POLONY Natacha : « Identité qu'a donc ce mot d'insupportable ? »... « Il ne peut y avoir de France que s'il y a un *nous*, non pas l'agrégation de spécificités de chacun, mais l'acceptation d'une identité collective qui lui préexiste et qui constitue un des dimensions de son identité » (*Nous sommes la France*, Paris, Plon, 2015, p. 137, 140-141).

¹⁵*Le Monde*, 11/01/2006.

¹⁶LEVY Bernard-Henri a combattu toute forme d'identité française et de patriotisme, qui sont renvoyés de manière irréversible au pétainisme (Cf. *L'Idéologie française*, Paris, Grasset, 1981).

¹⁷*Le Point*, 24/09/2015, p. 58.

savoirs et des valeurs. Il compte sur l'historiographie pour célébrer un passé commun, chargé de valeurs culturelles, politiques et morales qui ont fait la France et donc le sentiment d'être français. Il s'en prend vivement à l'enseignement de l'Histoire, tendancieux, parcellaire, démythificateur et revanchard qui fait le jeu des revendications et « des mémoires particulières¹⁸. » L'Histoire pour lui devrait être « ce qui met les larmes aux yeux », belle formule qui n'occulte pas l'émotionnel qui en fin de compte définit le vécu communautaire. Mais ce sacré, appelé de ses vœux comme ciment de la société, qu'est-ce ? Nullement le christianisme qui pourtant le fascine, mais dont il se fait le fossoyeur un peu à la manière de Nietzsche, puisqu'il lui attribue un cycle de vingt siècles, aujourd'hui achevé et relayé par le scientisme, mort après deux siècles, un peu plus que le socialisme, enfant ayant vécu à peine un siècle. Pour lui la République doit être, reprenant Péguy, « une mystique¹⁹ ». Il a beau dire que « la laïcité n'est pas la religion des sans religion²⁰ », elle en a l'air. « Chaque culture, chaque époque a son sacré et chez nous, pour faire vite, c'est la laïcité. Les commandements du Ciel s'arrêtent là où commence le *journal officiel*²¹. » Il sera difficile, cependant, pour le croyant, de prendre la chambre des députés pour le Sinaï, le Président de l'Assemblée Nationale pour Moïse, les lois pour les dix commandements et le journal officiel pour l'Arche d'Alliance, même si beaucoup s'accordent pour voir dans la laïcité un précieux *modus vivendi* qui permet de vivre ensemble sans heurt.

Les grands hommes

Le culte des grands hommes participe de cette sacralisation de la communauté nationale. Régis Debray regrette que la visite au Panthéon de François Mitterrand, en 1981, ait été une cérémonie des adieux plutôt qu'un bonjour. Qu'est-ce qu'un grand homme ? Un héros, un fondateur, un bienfaiteur, un homme illustre dans son domaine (politique, scientifique, humanitaire) donné comme un modèle aux citoyens, porteur des valeurs communes, digne de figurer pour rappeler sa mémoire sur les plaques des rues, des monuments, des écoles et parfois d'être statufiés et célébrés, voire inhumé dans une église désaffectée : « Le Panthéon » ou momifié dans un mausolée (Lénine). On ne peut qu'agréer à la reconnaissance publique manifestée envers ces grands hommes aux mérites incontestables : artistes, scientifiques, libérateurs, écrivains, etc. Cependant les dérives sont fréquentes. On sait les dangers du culte de la personnalité, inhérent à tous les états totalitaires : fascistes ou communistes. Les grands

¹⁸ *Ibid.* Voir surtout DEBRAY R. *Madame H.*, Paris, Gallimard, 2015.

¹⁹ DEBRAY R. *Que vive la République*, Paris, Odile Jacob, 1989.

²⁰ *Le Point*, *op.cit.*

²¹ *Le Point*, *ibid.*

hommes ont parfois été choisis comme des figures de propagande, avec une intention politique. J'ai été surpris de me retrouver à Lorient dans la rue Lénine. Les grands hommes sont un peu des figures du Père. On les aime, on les vénère puis on les tue et on s'en débarrasse. Les statues tombent de leur piédestal. La communauté est versatile et change ses modèles. Dans une société de consommation et de l'image, l'opinion publique est constamment manipulée. On a les grands hommes que l'on mérite, à la mesure de ses valeurs. Ainsi un sportif, une actrice, un chanteur, seront désignés comme les personnalités modèles. La sacralisation dans ce monde désenchanté passe par un enseignement de l'histoire et de la morale dite civique qui risque d'être au service d'une idéologie. La République réécrit l'histoire à sa gloire, occultant ses pages sombres, ses prédécesseurs et ses adversaires. D'autres phénomènes sociaux participent de cette sacralisation laïque qui vise à créer du lien communautaire. L'art devient une nouvelle religion (voir la fétichisation des œuvres et la sanctuarisation des musées). Le sport, dans la société de masse, est un spectacle comparable à une cérémonie très intense qui exalte les sentiments patriotiques, héroïse les champions et unit des foules fanatisées en une ferveur religieuse pour sacrifier au culte de ses idoles.

Le saint médiateur de sacré et de solidarité

Nous émettons l'hypothèse que la communauté a besoin de religieux et faute de divin se voit obligée d'inventer des formes laïques de substitution. Régis Debray n'ignore pas que le drapeau bleu de l'Europe est un hommage à la Vierge Marie couronnée des douze étoiles comme la femme des derniers temps qui apparaît dans le Ciel de l'Apocalypse (Ap 12). Il sait également que ce sont les moines qui ont fondé la culture européenne, que l'Europe politique a été initiée par des membres de la démocratie chrétienne, mais on a refusé de mentionner dans le préambule de sa constitution ses racines chrétiennes. Coupée ainsi de ses racines historiques, l'Europe a du mal à trouver son identité et donc il est difficile de se sentir européen. Une figure a particulièrement marqué l'Europe chrétienne, celle du saint. Beaucoup ont été fondateurs de communautés dont l'œuvre civilisatrice et humanitaire est incontestable. Chateaubriand dans *Le Génie du christianisme* décrit toutes ces fondations charitables et enseignantes qui ont bénéficié à la société tout entière. Ils s'attardent sur le cas de saint Vincent de Paul dont il énumère les œuvres : « fondateur de hôpital des enfants trouvés, celui des pauvres vieillards, de l'hôpital des galériens de Marseille, du collège des prêtres de la Mission, des Confréries de charité dans les paroisses, des filles de la

charité²² »etc. Au début du XIX^e siècle, une jeune fille pauvre de Cancale, Jeanne Jugan, se dévoue auprès des malades de Saint-Malo. Avec une amie elle accueille chez elle une première vieille femme pauvre. D'autres se joignent à elles. Elles choisissent de mendier à la place des pauvres et partagent leur condition. *Les petites sœurs des pauvres* sont nées en 1844, elles établissent des maisons partout en France puis dans le monde pour accueillir des vieillards pauvres. En 1941, au camp d'Auschwitz, un prêtre franciscain polonais Maximilien Kolbe, fondateur de la Cité de l'Immaculée, où il a recueilli de nombreux juifs, donne sa vie pour remplacer un prisonnier condamné à mourir de faim et de soif dans un bunker. Il meurt le 14 août. Ce faisant il démontre par son sacrifice (c'est le sacrifice qui fait le sacré) que l'humanité peut habiter encore le cœur des hommes dans les endroits les plus inhumains, dans les camps de la mort, imposant là aussi ses valeurs les plus essentielles : la solidarité, la fraternité, l'amour, le don de soi. Du point de vue anthropologique, le saint établit un lien entre le divin et le terrestre en même temps qu'il renforce le lien entre les membres de la communauté. En ce sens, comme modèle et intercesseur, il a une fonction identitaire. Cependant, loin d'exclure l'autre, au-delà de la frontière symbolique, il ouvre la possibilité d'un échange, voire d'un partage. Il va de soi que le christianisme n'a pas le monopole de la sainteté. La sainteté n'est pas non plus réservée à une élite. Chacun peut la viser. Camus, dans *La Peste*, fait dire à son personnage, Tarrou : « Ce qui m'intéresse c'est de savoir comment on devient un saint. Peut-on être un saint sans Dieu ? C'est le seul problème concret que je connaisse aujourd'hui. » Tel est le défi de la postmodernité. Il est vrai que « l'Esprit souffle où il veut. »

Jean-Louis Benoit UBS, HCTI 4249

²²CHATEAUBRIAND, *Le Génie du christianisme*, IV, livre VI ch. 1, Paris, le livre de poche, 2007, p.198.